

de mauvaise humeur d'un mari, disait-elle, qui résiste à un bon dîner." Et encore : "La première cuisinière d'une maison doit être la maîtresse du logis." Tous les jours, elle allait jusqu'à réciter une prière de sa composition pour obtenir le goût des soins domestiques. Elle était aidée par des serviteurs comme on n'en rencontre guère nulle part : une certaine Stasie qui célébra chez elle le cinquantième anniversaire de sa domesticité, une autre, Léocade, qui, ayant passé sa vie auprès d'elle, l'accompagna au couvent où, veuve, elle voulut mourir comme c'était assez l'habitude ; un homme enfin, un Anglais, qui, sauvé d'un naufrage, ne quitta jamais la maison où il avait été recueilli et devint, de protestant, catholique, afin de n'être point séparé de son maître dans l'éternité.

Dès cinq heures du matin, Mme Casgrain, pourquoi ne pas la nommer, était debout ; habillée dès l'aube, elle éveillait ses nombreux enfants en leur portant de l'eau bénite, assistait à leur toilette et faisait avec eux la prière. Les plus grands allaient ensuite à la messe avec le père ou la mère, selon que l'une ou l'autre pouvait échapper à ses occupations matinales. Après le déjeuner, les enfants partaient pour l'école ou le couvent, l'ouvrage était distribué aux domesti-

ques ; ceux-ci prenaient part le soir à la prière et pendant les longues veillées d'hiver étaient admis à entendre la lecture à haute voix. Les parents se réservaient des heures d'intimité, de causeries en tête à tête qui jusque dans la vieillesse leur parurent délicieuses, étant comme dérobées aux affaires, aux devoirs de toute sorte. Chaque année, le retour du 1er janvier donnait lieu à une scène touchante. De grand matin, tous les enfants se réunissaient au salon et, conduits par leur mère, les domestiques les suivant, entraient dans la chambre du chef de famille encore couché. A genoux, ils demandaient la bénédiction de celui-ci par la bouche de leur mère ; et le père leur faisait de brèves recommandations, les bénissait, puis distribuait les étrennes cachées derrière son oreiller.

M. Casgrain mourut le premier ; sa veuve fit alors, ce qui est aussi très souvent l'usage dans les vieilles familles canadiennes, elle écrivit un mémoire détaillé de cette vie qu'elle avait intimement partagée. A son tour, elle eut pour biographe l'ainé de ses fils. Ces mémoires de famille, j'ai été par privilège autorisée à les lire. Il m'en est resté un respect et une émotion que je voudrais pouvoir faire partager à mes lectrices.

